
ARTIGO

LES ANNALES / 1988 - "UN TOURNANT CRITIQUE"

José Carlos Reis

Departamento de História - UFOP

A partir de 1988, les Annales entameront une révision de leur projet depuis les fondateurs. Dans l'éditorial du numéro 2, de mars/avril, ils chercheront à comprendre le nouveau moment qu'ils traversent. Ce qu'ils prétendent faire, plus qu'un "bilan" ou un examen de conscience, c'est définir les termes d'un "tournant critique". Or, un "tournant", c'est la transition d'un moment à l'autre, d'une position à une autre. Dans ce mouvement, ils réévaluèrent ce qui a soutenu tout leur projet, dès le début: l'alliance avec les sciences sociales. Cette rencontre de l'histoire avec les sciences sociales, depuis 60 ans, sous les formes les plus diverses, avec des résultats originaux, amena une transformation profonde du paysage historiographique. Cette "interdisciplinarité" constitua le coeur même de la "Nouvelle Histoire". Au début, ce fut l'Economie, la Géographie, la Sociologie et la Démographie, ensuite, l'Anthropologie, la Psychanalyse, la Linguistique et autres, et toutes ces alliances amenèrent des résultats significatifs à l'histoire. En 1988, les Annales semblent ne plus faire confiance en leurs "collègues" et parlent d'une "crise des sciences sociales". "Crise" non vécue par l'histoire qui connaît un moment de vitalité: multiplication des objets de recherche, spécialisations chaque fois plus sophistiquées, une production abondante. Il est vrai que c'est une "vitalité critique", problématique, car anarchique, dispersive, désordonnée. Mais, la période d'incertitude est celle des sciences sociales qui ne possèdent plus de grands systèmes d'interprétation de la société comme le marxisme, le structuralisme, le fonctionnalisme, tous en crise. Face à cette "crise" des sciences sociales, que pourra faire l'histoire? Quelles nouvelles alliances? L'éditorial qui annonce ce "tournant critique" que l'histoire se doit de réaliser, propose un débat autour de deux questions principales:

1. repenser les "nouvelles méthodes": quelle doit être l'échelle d'analyse, la dimension de l'objet de recherche? Comment doit-être écrite l'histoire? Les questions traditionnelles sont posées: comment articuler individu et société, local et global, particulier et général? Et l'écrit de l'histoire: il fut narratif, il fut chiffré et sériel, comment le rendre démonstratif?;

2. repenser les "nouvelles alliances": sans écarter les alliances existantes, en construire de nouvelles dans les marges de l'histoire, dans ses disciplines les plus sectorielles: histoire de l'art, de la science... Et savoir comment les autres sciences sociales usent de l'histoire.

Ce qui amène les Annales à repenser leurs relations avec les sciences sociales, ce fut le résultat de l'entrée de l'interdisciplinarité dans la pratique des historiens. L'histoire arrive à une fragmentation, la production de "miettes" de connaissance sur des "objets-miette". Cette "vitalité anarchique" serait le fruit d'une imprécision des termes des relations entre histoire et sciences sociales. Ce qui est recherché à ce moment-là, c'est la redéfinition et la précision de ces termes. C'est en cela que consisterait le "tournant critique" de la "nouvelle nouvelle histoire". Au début, l'interdisciplinarité "signifia le droit et le devoir des historiens de traverser les limites disciplinaires et de profiter des offres des sciences sociales". Ce projet enrichit énormément l'histoire mais menace, aujourd'hui, son identité. Bloch et Febvre proposèrent une "ouverture" du travail intellectuel à travers un emprunt aux sciences sociales, ce qui fut fait, de manière sauvage. Le territoire de l'historien s'élargit, des espaces inédits surgirent, la spécialisation au sein de l'histoire elle-même entraîna le contraire de ce qui était recherché au début: on souhaitait le travail collectif, mais par le rapprochement avec les sciences sociales, l'on obtint, en réalité, une fragmentation de l'histoire en d'innombrables territoires particuliers, avec leurs murs respectifs. Si auparavant le dialogue était difficile entre les historiens et les scientifiques sociaux, maintenant c'est entre historiens qu'il pose problème. Ce qui a lieu, ce sont des expériences individuelles qui se multiplient, isolées, une accumulation d'études qui ne se complètent pas et ne sont pas comparables entre elles. Sur le plan général, l'interdisciplinarité reste l'orientation centrale; "décloisonner les savoirs" reste au coeur du projet des Annales; mais comment l'histoire doit-elle être pratiquée sans perdre son identité, voilà ce qu'il est nécessaire de définir. L'interdisciplinarité est une unité d'une multiplicité, c'est un regard commun et multiple. Si avant le côté "commun" était plus accentué, maintenant, c'est le cas de la spécificité de chaque regard, sans perdre de vue l'horizon de convergence.

Néanmoins, si ce "tournant" n'avait été qu'une reprise des termes de l'interdisciplinarité, il y aurait déjà un changement significatif car il toucherait au coeur du projet des Annales. Mais il semble avoir une portée beaucoup plus profonde. La révision a atteint le propre concept de "temps" de la "nouvelle histoire". L'éditorial du numéro 6, de 1989, est explicite à ce sujet:

"Contre le temps linéaire des chroniques et de l'histoire positiviste, les historiens des Annales, les premiers, ont souligné la complexité du temps social et privilégié la longue durée. Aujourd'hui,

l'attention portée à l'événement et la résurgence d'un certain historicisme signalent que l'intuition initiale est en passe d'épuiser ses effets. La métaphore de l'étagement des plans de l'histoire et le souci particulier des phénomènes de plus longue durée portent en eux le risque d'oublier les processus par lesquels le nouveau advient."(Les Annales(1989), editorial, n°6)

Si le "tournant" n'était qu'un "réarrangement" de l'interdisciplinarité, l'histoire nouvelle serait toujours sous le "point de vue" des sciences sociales qui l'a définie en tant que nouvelle. Mais, si le propre concept de "temps" fut altéré, l'histoire nouvelle semble abandonner partiellement ce "point de vue", ce qui l'aurait transformée en quelque chose de différent de ce qu'elle fut. Sous l'influence des sciences sociales, l'histoire traitait les sociétés passées comme des "choses": elle les abordait sous leur aspect "naturel", répétitif, quantifiable, en produisant des cadres, des graphiques, des descriptions numériques. Elle réalisa des "sociographies", des descriptions quantitatives dont, aujourd'hui, elle perçoit les limites. La "Nouvelle Histoire" s'éloigne des grands systèmes explicatifs des sciences sociales, le structuralisme, le fonctionnalisme, et veut produire des analyses des "stratégies", des "négociations", des "coups de jeu dans le jeu social" qui impliquent une mémoire, un apprentissage, des incertitudes, qui impliquent une "action", une "intention", un "événement", un "sujet". Si la société n'est plus conçue comme "chose", elle ne pourra être conçue que comme "conscience". Une multiplicité des consciences en interaction, une pluralité de sujets producteurs de "joutes", d'"événements", qui ne pourront être connus que par la "narration". Les fantasmes de la "Nouvelle histoire" qui furent militairement bannis, reviennent: le sujet, l'événement, la narration, les nations et l'histoire politique, la biographie. Le "temps-bref" aurait-il repris la citadelle de l'histoire? Si c'était le cas, sous quels nouveaux termes serait-il repris? Ces fantasmes de la "nouvelle histoire" furent exclus beaucoup plus par une lutte vigoureuse et passionnée que par la sobriété du concept. Résultat: ils sont de retour! La "nouvelle histoire" devra les affronter théoriquement faute de quoi elle perdra une grande partie de son hégémonie, car il y aura des espaces de recherche historique qu'elle ne pourra contrôler. Elle s'efforce de réévaluer ses positions antérieures mais cela présente des difficultés. Le moment semble être arrivé où le vieux, l'ancien, ce qui dure déjà depuis longtemps n'a pas les moyens de se rénover. Il existe des limites à sa capacité de rénovation et la solution est l'apparition d'un "nouveau concret": des nouveaux problèmes, de nouvelles approches, de nouveaux objets, de nouveaux noms, de nouvelles institutions. La déjà "ancienne nouvelle histoire" saura-t-elle se rénover? A en juger par la lucidité des termes dans lesquels est posé le "tournant critique", il semble que oui. Cependant, souvent, l'ancien est lucide mais n'a pas les conditions pratiques, physiques, la vitalité pour réaliser le projet qu'il perçoit très bien. Les Annales sont toujours lucides - ils perçoivent leur richesse passée et leurs limites actuelles - reste à savoir si ils sauront transformer cette lucidité en "exemple et fait". Pour P. Burke,

bien que l'EHESS subsiste comme une présence vigoureuse identifiée à la tradition des Annales, "it may not be too much to say that the movement is effectively over. On one side, we find members of the Annales group rediscovering politics and also the event. On the other, we see many outsiders inspired by the movement... that terms like "school" and even "paradigm" are losing their meaning. The movement is dissolving, in part as a result of its success." (Burke (1990) :107)

Mais cette opinion ne fait pas l'unanimité. R. Chartier, dans son article "Le monde comme représentation", publié dans le numéro déjà cité de la revue de 1989, fait l'évaluation du "tournant critique" que connut la nouvelle histoire et se pose à l'encontre des termes de l'éditorial de 1988. (Chartier(1989) Pour lui, les changements de l'histoire, les dernières années, ne sont pas le produit d'une "crise" des sciences sociales, ce qu'il faudrait démontrer, ou un quelconque changement de paradigme. Dans son évaluation, ces changements sont liés à une distanciation des principes d'intelligibilité qui commandaient la "nouvelle histoire" dès son origine: on renouça à la description de la totalité sociale, à l'histoire globale, au modèle braudelien qui devint intimidant; on renouça au caractère obligatoire du découpage territorial pour la recherche, d'origine vidalienne; on renouça à la primauté de la coupe sociale pour rendre compte du culturel, en passant d'une histoire sociale de la culture à une histoire culturelle du social.

"...ces trois déplacements, libérateurs par rapport à la tradition instituée, mais aussi producteurs d'incertitude en ce qu'ils ne constituent pas par eux-mêmes un système unifié de compréhension..." (Chartier(1989): 1509)

R. Chartier ne croit pas au retour d'une "philosophie de la conscience", mentionné par l'éditorial de 1988, qui obligerait à une "adhésion critique" au "point de vue" des sciences sociales. Dans cette perspective, la "crise" des sciences sociales aurait amené à l'histoire la possibilité de la réapparition d'une "philosophie de la conscience" qui récuse les déterminismes sociaux et les conditionnements collectifs et rétablit l'efficacité historique de l'action intentionnelle de sujets interagissant dans des situations données. Ici, la dimension politique récupère sa position centrale et la "nouvelle histoire" devra se rapprocher de la Science Politique et du Droit. Dans ce sens, le paradigme des sciences sociales serait devenu, sinon désuet, "suspect", et l'histoire ne devrait pas se fier aussi aveuglément à leurs principes. Les sciences sociales seraient en crise à cause de cette apparition d'une "philosophie de la conscience" qui obligerait l'histoire à "mettre entre parenthèses" ses relations avec les sciences sociales et, peut-être, prendre une nouvelle direction. P. Ricoeur, dans son ouvrage "Soi-même comme un Autre" chercha à définir les contours de cette "philosophie de la conscience" résurgente. (Ricoeur(1990) Cette philosophie ramène une "théorie de l'action". Le discours anglo-saxon, d'après Ricoeur, donne

de l'importance à la "description", où l'action n'a pas d'agent. La "description" occulte le "qui" et développe le "que" et le "pourquoi". C'est une réduction des sciences sociales au modèle de la Physique. Les événements "ont lieu" dans un réseau de significations enchaînées. On recherche une "cause" et non un "motif", qui présupposerait cette "cause". Dans le discours "narratif" qui resurgit, apparaît la résistance du "qui" à ce temps neutralisé de la description. Dans la narration, les événements sont produits, sont provoqués. On rachète une intentionnalité, un motif, un agent. Les événements sont attribués à "quelqu'un" - les actes visibles appartiennent à "quelqu'un". Si la description traverse l'agent à la recherche des "causes" plus profondes de l'action, la narration suspend la recherche de la cause de l'action dans les motifs d'un sujet identifié. L'"initiative" d'un agent est à l'origine de l'événement. Cet agent ne serait pas un "moi", qui est une réduction du "soi" à l'ego, ce qui provoquerait un retour à un discours intuitif, sentimental, narcissique. L'agent est un "soi" qui possède une identité, dans le double sens du concept: mêmeté et ipséité. En tant que "même", le "soi" est un invariant temporel, c'est ce qui persiste à travers le temps, c'est une identité numérique, car il n'y a pas deux "soi", il n'y en a qu'un, qui continue, qui ne s'interrompt pas; en tant qu'ipséité, l'agent est une identité qualitative, relative, variant dans le temps: hier j'étais, aujourd'hui je ne suis pas. Le discours narratif combine ces identités, des plus simples aux plus complexes.

Le dilemme de la "nouvelle histoire" peut peut-être se définir maintenant dans les termes suivants: ou elle se maintient sous l'influence des sciences sociales malgré leur "crise", ou elle passe sous l'aire d'influence de cette "philosophie de la conscience" renaissante, ou elle combine les deux possibilités. De toute manière, quel que soit le dédoublement qui se vérifiera, la situation est délicate pour les Annales. La "nouvelle histoire" surgit de l'alliance avec les sciences sociales et de l'exclusion de la Philosophie. Auparavant, l'histoire se nourrissait théoriquement de la philosophie; la "nouvelle histoire" signifia la séparation entre l'histoire et la philosophie, bruyamment et agressivement, comme si elle avait été "trahie" et qu'elle allait se nourrir théoriquement et techniquement des sciences sociales. Actuellement, si on parle de ce retour à une "philosophie de la conscience", ne serait-ce pas une "trahison" de l'histoire vis-à-vis des sciences sociales, si elle en vient à s'intéresser aux questions et aux objets de la Philosophie? L'étrangeté de la situation est là: la "nouvelle histoire" devrait dialoguer avec celle-là qu'elle récusait avec la plus "absolue raison" et devrait douter de celle-là avec laquelle elle s'était alliée avec la plus "absolue raison". D'autre part, on peut comprendre cette situation d'une autre manière: peut-être sont-ce les sciences sociales qui auraient découvert les limites de leurs principes déterministes et auraient retrouvé le "sujet"; peut-être sont-ce elles qui vivent un "tournant critique" qui attira l'histoire en pleine "crise", car elle ne reconnaissait plus en elles la "collègue" avec laquelle elle s'était alliée

avec tant de sécurité. Dans cette perspective, au lieu que l'histoire se soit ouverte à une "philosophie de la conscience" qui l'éloignerait du paradigme des sciences sociales en "crise", ce sont les sciences sociales qui se seraient ouvertes à une "philosophie de la conscience" et auraient mis l'histoire en "crise". Cependant, l'horizon de la connaissance sociale n'est pas clair en ce moment et il faudra un certain temps pour que l'on perçoive mieux ses dédoublements. Mais une question peut déjà être posée: la "nouvelle histoire" accepterait-elle de dialoguer avec la Philosophie? Malgré tout, Febvre ne rejetait pas cette possibilité:

"Deux esprits, c'est entendu: le philosophe et l'historique. Deux esprits irréductibles. Mais il ne s'agit pas, précisément, de les réduire l'un à l'autre. Il s'agit de faire en sorte que, demeurant l'un et l'autre sur leurs positions, ils n'ignorent pas le voisin au point de lui demeurer sinon hostile, en tout cas étranger." (Febvre(1965): 279)

R. Chartier, lors d'une intervention dans un Séminaire organisé par le Centre Georges Pompidou, aborda le thème des relations entre histoire et philosophie. (Chartier(1987):115/35) Il l'aborda, il le confesse, avec "peur", car il craignait de ressusciter les fantasmes de la philosophie de l'histoire. Il reprit la position de Febvre: histoire et philosophie sont deux univers du savoir, très étrangers l'un à l'autre. L'épistémologie philosophique n'intéresse pas les historiens car elle n'a pas de pertinence opératoire. Les historiens ne se reconnaissent pas dans les réflexions philosophiques sur l'histoire et cherchent à produire eux-mêmes la réflexion théorique nécessaire à leur pratique. Pour les historiens, la philosophie aurait deux faces: l'histoire de la philosophie et la philosophie de l'histoire. La philosophie de l'histoire et ses concepts - liberté, nécessité, totalité, finalité, sens, continuité, conscience - représente tout ce que récusent les Annales. De son côté, l'histoire de la philosophie, produite par les philosophes est le type d'histoire rejeté par les historiens: elle est désincarnée, repliée sur elle-même, vouée au jeu des idées pures, sans contexte social et économique et politique. Elle est loin de l'histoire produite par les historiens. Il lui semble que l'histoire de la philosophie est la Philosophie elle-même. Le regard de l'historien est différent: il veut établir la "réalité" philosophique de certaines doctrines, en partant des conditions réelles de production et de réception des discours soutenus par les philosophes dans tel ou tel mode de discours. Et Chartier confesse: ce fut Michel Foucault, un philosophe-historien qui montra tout ceci à la "nouvelle histoire"! Et, après avoir constaté ce dialogue fécond entre un philosophe et la "nouvelle histoire", Chartier demande: en quoi, finalement, historiens et philosophes pourraient-ils agir ensemble?! Comment la philosophie pourrait-elle participer au débat interdisciplinaire des sciences sociales? Chartier, oubliant son dialogue avec Foucault et Ricoeur, concède: un dialogue épistémologique est possible entre historiens et philosophes, mais à certaines conditions: la Philosophie devra abandonner son dédain pour

l'"empirique", identifié à l'historique, elle devra abandonner l'a priorisme, pour l'archive, la réalité économique-sociale et changer la manière de faire sa propre histoire.

Si le dialogue entre historiens et philosophes est considéré comme "difficile", il sera cependant nécessaire dans le cas où se confirme la réapparition d'une "philosophie de la conscience", qui exigerait des historiens une "théorie de l'action", de l'événement, des motifs et des sujets, qui ne pourrait être réalisée sans l'appui conceptuel des philosophes. Cette "philosophie de la conscience" peut être observée, comme je l'ai signalé précédemment, dans les "retours", dans les années '80, aux approches du sujet à travers la narration. Il y a une repolitisation de l'histoire. L'histoire des "représentations" cohabite avec l'histoire des "mentalités collectives". Il y a des recherches sur l'intimité privée des individus et des familles. Les Annales des années'90 seront obligées de revoir leurs positions les plus ostensiblement défendues, car dans les années '80, tout ce qu'elles réprimèrent durant les années '60, revint avec plus de force, quoique sous des formes différentes. J'analyserai brièvement ces "retours" afin de mieux voir ce qu'ils représentent pour les Annales. J'aborderai les retours de la "narration", de la "biographie" et de l'"événement". Dans le prochain chapitre, je ferai encore référence à ceux-ci et au retour de l'histoire politique.

La polémique sur le retour de la narration eut une répercussion considérable à partir de l'article de L. Stone "Retour au Récit ou Réflexions sur une nouvelle Vieille Histoire", où il défend la tradition narrative de l'histoire et en réponse à elle, en défense de l'"histoire scientifique" de E. Hobsbawm. (Stone(1979) e Hobsbawm (1983)) L. Stone argumente dans la direction suivante: pour lui, les Annales interrompirent, en abandonnant la forme narrative, une tradition de plus de vingt siècles. Elles avaient aboli la narration et l'avaient changée par une histoire structurelle quantitative. Cependant, constate-t-il, les plus récents historiens de la propre "école" des Annales, faisaient déjà une histoire narrative, à nouveau, sans l'avouer. Et il s'appuie sur ces mêmes nouvelles Annales pour développer sa défense de l'histoire narrative. En tant que narration, poursuit-il, l'histoire s'intéresse plus aux hommes et moins aux circonstances et leur approche est plus une approche du particulier et du spécifique et moins du collectif et du statistique. Il ne défend pas une narration simple, comme une chronique ou un rapport, mais une narration orientée par un principe, qui possède un thème et un argument. L'historien narrateur n'évite pas l'analyse, mais ne se limite pas à elle. Il s'intéresse à l'aspect formel du texte, à l'art de la littérature. Les "historiens scientifiques", depuis cinquante ans, ont la certitude de ce qu'il existe une réponse

sûre aux grandes questions de l'histoire. Ils croyaient avoir accès au "pourquoi", à la causalité historique. Et, de fait, reconnaît-il, la méthode structurelle, dans certaines mains talentueuses, donna des résultats exceptionnels: Braudel, Goubert, Le Roy Ladurie. Mais, le retour de la narration signifierait la perte des illusions sur une "explication scientifique" de l'histoire. On pense, maintenant, que la culture d'un groupe et même la volonté individuelle sont autant de causes de changement que les forces impersonnelles de la production matérielle et de la croissance démographique. On comprend que les idées, la culture et la volonté individuelle sont des variables indépendantes et qui minent le déterminisme économique et démographique.

"Les historiens de l'avenir, n'en doutons pas, critiqueront sévèrement les "nouveaux historiens" des années 1950/60 de n'avoir su tenir en compte suffisant du pouvoir, de l'organisation et de la décision politique." (Stone (1979) : 125)

En reconnaissant l'importance du pouvoir, des décisions politiques individuelles, les historiens devront revenir à la narration. Pour lui, les techniques quantitatives de l'histoire analytique et structurelle, lorsqu'elles sont sous contrôle, peuvent donner et donneront d'excellents résultats, mais, si elles sont excessives, qui pourra les contrôler? Les résultats sont banals et illisibles et ne résolvent pas les grands problèmes historiques. Le retour de la narration signifie la désillusion à propos du déterminisme économique et démographique, avec la quantification et l'introduction de nouvelles questions auxquelles l'histoire structurelle est incapable de répondre. Stone identifie à l'intérieur du groupe des Annales lui-même, avec rien moins que L. Febvre en première place, un courant qui considéra toujours les changements intellectuels, psychologiques et culturels comme des variables indépendantes. Mais il fut vaincu par l'orientation du groupe "scientifique", économique et social, dans le contenu, structural et quantitatif, dans la forme. Par l'alliance avec l'Anthropologie, la narration serait revenue au sein du propre groupe des Annales. De nouveaux intérêts s'imposèrent, abordables seulement par la narration: émotions, sentiments, comportements, valeurs, états d'esprit, désir sexuel, relations familiales et affectives, individus, idées, croyances, coutumes. Le retour du narratif est lié, également, à l'intérêt des nouveaux historiens de reprendre le contact avec le public cultivé non spécialisé, qui les avait abandonnés à cause de leurs textes chiffrés et ésotériques, produits pour la circulation interne. Les nouveaux historiens cherchent à traiter de thèmes qui intéressent ce grand public: la nature du pouvoir, de l'autorité, du charisme, le mariage, le concubinage, l'avortement, le travail, le loisir, la religion, la magie, l'amour, la peur, le désir, la haine, l'éducation, la vie quotidienne, les visions du monde...

Voilà comment Stone analyse et se situe favorablement par rapport au retour du narratif. Pour lui, en résumé, on perdit confiance en le modèle déterministe d'explication historique, on reconnut le pouvoir de réaliser des changements des cultures, des groupes, des individus, et pas seulement des forces impersonnelles économique-sociales; la dimension politique récupéra ses droits et seule la narration peut traiter de sujets, d'actions, de hasards. On ne veut plus répondre au "pourquoi" et on s'interroge sur l'efficacité de la quantification. E. Hobsbawm répond à cette "provocation" de Stone à la "Nouvelle Histoire" et à l'"histoire scientifique", en général, car elle n'est pas l'objectif exclusif des Annales. (Hobsbawm (1983)) Pour Hobsbawm, le retour du narratif dans certains courants des Annales ne signifierait pas que ces historiens auraient renoncé à la tentative de fournir une explication cohérente des changements du passé. Ils n'auraient pas cédé au principe d'indétermination et ne tomberaient pas dans l'irrationalisme. Ils prétendent encore réaliser une "science" de l'histoire, bien que le concept de "science" puisse prendre des acceptions particulières. Et contre-attaque à Stone : l'adhésion à l'indéterminisme, présent aujourd'hui en Angleterre, représente la croissance du néo-conservatisme anglais. En outre, continue Hobsbawm, ce narratif qui revient est entièrement différent du narratif qui fut exclu de l'histoire. La narration d'aujourd'hui s'occupe de la vie, des sentiments, des conduites, des pauvres et des inconnus et non des grands et des puissants; l'analyse est indispensable et cohabite avec la description narrative, passant de l'une à l'autre; on utilise des sources nouvelles - procès verbaux de tribunaux, procès criminels, et pas seulement des documents écrits officiels et politiques, diplomatiques et administratifs; c'est une narration sous l'influence du roman moderne, qui explore l'inconscient, est entrecoupé et complexe; la narration ne s'intéresse pas à une personne, un procès ou un événement pour eux-mêmes, mais pénètre, au travers d'eux, dans une culture, une société. Ainsi, conclut Hobsbawm, s'il est vrai que l'histoire narrative et biographique revient, il est aussi vrai qu'elle est "autre".

P. Ricoeur défend également un lien fondamental, inéluctable, quoique indirect, entre l'histoire et la narration. (Ricoeur(1983/85):1° vol.) Tout écrit historique est, pour lui, une "mise en récit". Toutes les formes d'histoire, même les plus structurelles, appartiennent au champ du narratif. La compréhension historique est construite dans le "récit", par ses agencements et ses compositions. Dans ce travail, il analyse le cercle herméneutique que constitue la "compréhension historique". Ce cercle comprend trois moments: la "préfiguration" - la circulation dans le monde social sans que personne ne se "perde", c'est-à-dire, la compréhension vécue des relations humaines; la "configuration" - la production par un auteur d'une narration qui cherche à "ravoir en imitant" ce vécu; et la "refiguration", au travers de laquelle le lecteur reconstruit son vécu par sa reconnaissance à travers un "récit". Dès lors, à travers la "refiguration", la

"configuration" retourne au vécu, à la "préfiguration", offrant à celle-ci un reflet de soi qui, en général, altère l'agissement des sujets dans leurs relations vécues. Pour Ricoeur, seule la narration - ce deuxième moment du cercle herméneutique, celui de la "configuration" qui, à la rigueur n'offre une compréhension du vécu qu'en relation à la détermination réciproque avec les moments 1 et 3 - tant sous sa forme de fiction qu'historique, serait capable, sinon d'appréhender le temps vécu, "de le faire apparaître" plus intégralement. Différemment du chemin direct de la théorie, la narration se lie au vécu "indirectement", au travers de l'imitation, de la représentation mimétique des actions humaines. La narration reproduit et fait apparaître le caractère essentiellement temporel de l'expérience humaine. Il y a une circulation entre temps et narration: le temps constitue (donne sens) à la narration; la narration constitue (appréhende en refigurant) le temps. Entre le temps cosmologique et le temps phénoménologique, la narration crée un tiers temps: le temps calendrier qui serait l'établissement de points "fixes" cosmologiques - les saisons, les jours et les nuits, les années et les mois - qui permettent l'unification de l'expérience "intime" du temps. La narration, pour mieux appréhender la temporalité, doit être un croisement entre fiction et histoire. L'advenu ne se laisse appréhender qu'en comparaison et en contraste avec l'imaginable et vice-versa. Ainsi, l'advenu - l'histoire - a en soi, impliqué, l'imaginable - la fiction - et celle-ci a pour interlocuteur celui-là. Dès lors, conclut Ricoeur, l'histoire en tant que connaissance de l'expérience vécue de la temporalité par les hommes est essentiellement narrative.

Ricoeur donnera raison, en même temps qu'il sera en désaccord, à la prétention de la "nouvelle histoire" de bannir de l'histoire la narrative événementielle par un discours scientifique. Il sera d'accord avec la "nouvelle histoire": il écarte la narrative naïve, la relation directe entre histoire et narration, qui éloigne la connaissance historique de toute dimension nomologique. Il sera en désaccord avec elle: l'histoire, la plus éloignée du narratif, continue à être liée à la compréhension narrative, par un lien de dérivation. Il récuse la négation de tout lien entre histoire et narration, tout comme une liaison directe entre elles. Il défend une "relation indirecte", par laquelle la connaissance historique réalise la compréhension narrative sans perdre son ambition "scientifique". Ainsi, l'historiographie serait plus qu'une narration mais, en dernière instance, narration quand même. Il serait dès lors nécessaire, d'après Ricoeur, d'admettre la spécificité de l'"explication historique" et préserver son appartenance au champ narratif. Pour lui, si l'histoire rompt avec sa dimension narrative, elle perdrait son caractère distinct parmi les sciences humaines: elle cesserait d'être "histoire". Et, pour soutenir cette hypothèse, Ricoeur réalise une analyse originale, exceptionnelle, du principal ouvrage de F. Braudel lui-même, qui prétend être le plus structurel et le moins narratif, et démontre son caractère narratif indirect. Il attire l'attention dans

"La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II" sur les "structures de transition". Ces structures constitueraient l'oeuvre en termes d'une "quasi-narrative".

"Par structure de transition, j'entends toutes les procédures d'analyse et d'exposition qui font que l'oeuvre doit se lire d'avant en arrière et d'arrière en avant." (Ricoeur (1983/85) : 290)

La première partie, continue-t-il, malgré la prédominance du géographique, a un caractère historique en vertu des marques qui annoncent les deuxième et troisième parties. La deuxième partie, consacrée à la "longue durée", aux phénomènes de civilisation, maintient unis les deux pôles: "Méditerranée" première, et "Philippe II", troisième. La deuxième partie constitue un objet distinct et une "structure de transition". Elle est déjà impliquée et annoncée dans la première partie et implique et annonce la troisième. Tout conspire, dès lors, dans les première et deuxième parties, au couronnement de l'édifice pour une histoire des événements, qui met en scène la "politique et les hommes". La troisième partie de l'ouvrage ne serait pas une concession à l'histoire traditionnelle: les événements sont les témoins des mouvements profonds de l'histoire.

"L'art de Braudel, ici, est de structurer son histoire des événements - et son histoire n'est pas avare de dates, de batailles et de traités -, non seulement en les divisant en périodes, comme le font tous les historiens, mais en les réenracinant dans les structures et les conjonctures, de la même manière qu'il avait auparavant convoqué les événements pour témoigner des structures et des conjonctures. Ici, l'événement ramasse et resserre conjonctures et structures." (Ricoeur(1983/85):297)

Pour Ricoeur, donc, l'ensemble des trois niveaux de l'ouvrage de Braudel constitue ce qu'il appelle une "quasi-intrigue". Ce n'est pas seulement le troisième niveau qui se rapprocherait de l'intrigue, comme le considèrent les lectures traditionnelles de ce travail.

"Or, qu'est-ce qui délimite l'intrigue de la Méditerranée? On peut dire, sans hésiter: le déclin de la Méditerranée comme héros collectif sur la scène de l'histoire mondiale. La fin de l'intrigue ce n'est pas la mort de Philippe II, c'est la fin de l'affrontement des deux colosses politiques et le déplacement de l'histoire vers l'Atlantique et l'Europe du Nord. A cette intrigue globale concourent les trois niveaux... un romancier les aurait brassés tous trois dans un unique récit. Braudel procède analytiquement, par distinctions de plans, laissant aux interférences le soin d'engendrer une image implicite du tout. C'est ainsi que l'on obtient une quasi-intrigue "virtuelle", brisée en plusieurs sous-intrigues..." (Ricoeur (1983/85): 300)

Et Ricoeur conclut son analyse avec une affirmation perturbante, car elle attaque un des principes centraux de la "nouvelle histoire": le refus du narratif et de l'historien littéraire.

"Braudel est un narrateur, il est un dramaturge!... par sa méthode analytique et disjonctive, il a inventé un nouveau type d'intrigue... l'intrigue "virtuelle"...il nous apprend à conjuguer des structures, des cycles et des événements."(Ricoeur (1983/85) : 301/2)

Enfin, ce retour du narratif exprime bien la résurgence d'une "philosophie de la conscience", qui met en échec le déterminisme des sciences sociales, auquel l'histoire adhéra sans beaucoup de réserves. P. Ricoeur est le principal articulateur-formulateur, me semble-t-il, de cette résurgence. Les historiens de la "nouvelle histoire" réagissent un peu confusément à cette nouveauté. Sur le défi du retour du narratif, ils se partagent. R. Chartier, par exemple, serait disposé à admettre, avec Ricoeur, que toutes les formes d'histoire, même les plus structurales, appartiennent au champ narratif. (Chartier (1987) :128/9) Mais J. Le Goff est orthodoxe:

"Il reste que l'histoire-récit est à mes yeux un cadavre qu'il ne faut pas ressusciter car il faudrait le tuer une seconde fois. Cette histoire-récit dissimule et se dissimule des options idéologiques et des démarches méthodologiques qui doivent au contraire être clairement énoncées." (Le Goff (Bruxelles/1988) :16)

Comment se dénouera cette confrontation entre la "nouvelle histoire" et le retour du narratif, seul le futur le dira. Cependant, il me semble que la "tentative d'assassinat" est encore illégale et implique des sanctions lourdes, surtout lorsque c'est la seconde fois. Un affrontement rationnel, théorique serait meilleur, l'assimilation et le rejet des offres positives et négatives du narratif à la connaissance historique.

Un autre "retour" qui exprime la résurgence d'une "philosophie de la conscience", c'est celui de la "biographie". Ce retour ne fut pas difficile à être assimilé par les Annales car elles ont dans leur tradition des biographes de grand talent, comme leur propre fondateur, L. Febvre. Dans sa revue numéro 6 de 1989, Levi Giovanni, dans son article "Les Visages de la Biographie", cherche à faire la théorie de la "nouvelle biographie". (Giovanni(1989)) D'après lui, on pouvait auparavant conter la vie d'un homme en faisant abstraction de tout événement historique; ensuite, il fut possible de relater un événement historique en faisant abstraction de tout destin individuel. On vit, aujourd'hui, d'après lui, une phase intermédiaire: la biographie occupe le coeur des préoccupations des historiens, mais elle est ambiguë: ou elle est utilisée pour montrer l'irréductibilité des individus au système social, ou pour montrer la présence de normes sociales dans le

comportement individuel. La biographie poserait, pour lui, tout le problème des relations entre l'histoire et les sciences sociales: celui des limites de la liberté et de la rationalité humaines. La biographie impose à l'histoire la forme narrative et l'histoire tend vers la littérature. Mais, alors que la narrative de la biographie traditionnelle est celle d'une personnalité cohérente et stable, qui réalise des actions sans hésiter, qui ne possède pas d'espaces inertes, des lacunes, des zones d'ombre et se déroule en un temps linéaire, la narrative biographique actuelle reconstitue la superficie sociale sur laquelle l'individu agit, dans une pluralité de sphères avec ses rationalités spécifiques. L'individu possède une vie différenciée, tendue, car il agit sur des sphères sociales distinctes. Lui-même n'a pas de perception claire de soi et la biographie ne cherche pas à lui donner un centre essentiel. D'après Giovanni, la biographie d'aujourd'hui possède diverses formes, et parmi elles: la prosopographie où l'histoire des individus vise à reconstituer, au travers d'eux, le cadre social dans lequel ils agissent; la biographie contextuelle, où l'individu est approché dans son originalité, mais on suppose qu'il serait incompréhensible sans référence au contexte historique dans lequel il circule; la biographie herméneutique qui est une interprétation et pas seulement une description de la vie d'un personnage. Ici, l'auteur dialogue avec son personnage, en le problématisant, en l'interprétant, en l'évaluant.

Ainsi, avec la narration, la biographie revient à partir de présupposés différents, visant d'autres objectifs, prenant une nouvelle structure. Mais le "retour" qui pourrait amener les Annales à la "panique", car elles ne se lassent pas de clamer contre lui, serait celui de l'"événement. Finalement, ce qui est spécifique de la "nouvelle histoire", c'est le passage de l'événement à la longue durée, du changement à la permanence. Il est vrai qu'il y eut une radicalisation excessive dans ce refus de l'événement, car même Braudel était conscient de ce que le passage à la longue durée ne signifiait pas la fin de l'événement, son exclusion, mais son intégration en une structure permanente. L'événement et son temps bref cesserait d'être la dimension privilégiée de la "nouvelle histoire", comme ce fut le cas pour l'histoire traditionnelle, mais ne pourrait être éliminé car il constitue également le vécu. Braudel, en même temps qu'il affirme: "...là est peut-être le pas décisif qui implique et résume toutes les transformations... le dépassement de l'individu et de l'événement", ne se montre pas "naïf" par rapport à cette position car il ajoute aussitôt:

"Nous ne nions pas, pour autant, la réalité des événements où le rôle des individus, ce qui serait puéril... Le problème ne consiste pas à nier l'individuel sous le prétexte qu'il est frappé de contingences, mais bien à le dépasser, à le distinguer des forces différentes de lui, à réagir contre une histoire réduite au rôle des héros... Nous ne croyons pas au culte de tous ces demi-dieux... Nous sommes contre l'orgueilleuse parole... "Les hommes font l'histoire"... Non, l'histoire fait aussi les

hommes et façonne leur destin - l'histoire anonyme, profonde et souvent silencieuse, dont il faut aborder l'incertain, mais immense domaine." (Braudel(1969) : 21)

Edgar Morin fait une analyse des raisons du refus de l'événement par la "nouvelle histoire" et des raisons de son retour. (Morin(1972)) Au début du XXe siècle, on disait qu'il n'y avait pas de science du singulier, de l'événement. L'événement fut chassé, car il représentait la singularité, la contingence, l'accident, le vécu. Il fut retiré de la Physique, de la Chimie, de la Sociologie et, ironise Morin, "même" de l'histoire. Il indique un paradoxe fréquent dans l'histoire de la connaissance: lorsque une thèse atteint les provinces les plus éloignées de son point de départ, à ce point même, cette thèse est radicalement infirmée.

"C'est au moment où les sciences humaines se modèlent selon le schéma mécaniciste, statistique et causaliste, issu de la Physique, c'est à ce moment que la Physique elle-même se transforme radicalement et pose le problème de l'histoire et de l'événement." (Morin (1972) : 6)

La cosmologie actuelle présente un univers-évolution d'un événement originaire, une explosion. Le cosmos est en même temps univers, régularité, répétition, constance et événement car il sort d'une singularité et possède une évolution comme celle qui décrit le 2ème Principe de la Thermodynamique. Le cosmos est un processus, la matière a son histoire. Quant à la microphysique, continue Morin, on ne peut plus y distinguer la notion d'élément de celle d'événement. Les particules élémentaires produisent des événements: actualisations, discontinuités, indétermination, accidentalité, improbabilité. Ainsi, tant au niveau cosmologique qu'au niveau microphysique, la Physique redécouvrit l'événement et ce qu'il signifie: une histoire. En Biologie également, l'apparition de la vie fut un événement et l'apparition de l'homme, un super-événement, car le plus grand producteur d'événements. Dans cette perspective, "l'histoire s'est imposée comme une science cardinale. Elle est la science la plus apte à saisir la dialectique du système et de l'événement".(Morin (1972) : 13) Et, me semble-t-il, telle aurait été la perspective de Braudel: l'histoire comme "dialectique de la durée", c'est-à-dire, comme articulatrice de tous les rythmes temporels constitutifs des sociétés humaines: longs, cycliques, intercycliques, brefs; siècles, décades, années, jours, heures, minutes, millénaires. Cependant, telle ne fut pas la voie que prit la "nouvelle histoire". Si l'histoire traditionnelle décrivait des cascades d'événements, la "nouvelle histoire" devint chaque fois plus systématique.

"Une telle tendance, si elle est poussée à l'extrême, risque d'autodétruire l'histoire elle-même, en détruisant l'événement... L'histoire verse dans l'hegelianisme, c'est-à-dire, la réduction de l'historique au logique." (Morin (1972) : 13)

Cette tendance dérive d'un point de vue mécano-physique dépassé. La science moderne commence par la reconnaissance de l'événement. Les sciences humaines refusent l'événement dans un siècle de "bruits et fureur", avec des guerres mondiales, des crises et des chaos cycliques. Marx et Freud, qui avaient donné une place significative à l'événement, virent leurs théories altérées au XXe siècle, où l'"événement" fut réduit à l'"élément". L'événement, c'est le singulier, l'élément, c'est l'événement introduit dans une série, c'est-à-dire, ayant perdu le caractère de singularité pour devenir répétitif. La notion d'élément est liée à l'espace, celle d'événement, au temps. Mais il y a toujours une ambivalence entre événement et élément, dans la mesure où espace et temps sont étroitement liés. Il n'y a pas d'"élément pur", il est toujours lié au temps et il n'y a pas d'"événement pur" car il est toujours lié à un système. Ainsi, un même phénomène peut être élément d'un système et événement d'un autre. Les événements à caractère modificateur sont le résultat de rencontres et d'interactions entre des principes d'ordres différents et causent des destructions, des échanges, des associations, des symbioses, des mutations, des progrès... Les structures n'évoluent que sous la stimulation de l'événement. Les événements constituent l'histoire de la structure. Et la société est la structure la plus ouverte à l'événement, c'est la structure la plus historique. Et Morin termine en justifiant, d'une part, l'abandon de l'événement dans le passé et en défendant son retour. Pour lui, le rejet de l'événement fut utile dans les premiers moments du développement de la rationalité scientifique qui, aujourd'hui, devient un rationalisme morbide, qui abolit le choix et le risque du méconnu:

"l'événement reste illégal seulement dans les sciences les moins avancées, les sciences sociales." (Morin (1972) : 19)

La "nouvelle histoire" aura-t-elle les conditions de céder à ce nouveau "vent de l'histoire" des sciences? Après avoir rejeté avec tant de sûreté et la "raison la plus absolue" l'histoire événementielle? Quoi qu'il en soit, certains de ses membres initièrent déjà un effort de réélaboration de l'événement pour l'incorporer aux présupposés de l'histoire structurelle; ce qui, me semble-t-il, ne signifie rien de moins qu'un retour à Braudel. Et Le Roy Ladurie cherche à réconcilier histoire structurelle et événement dans son article "Evénement et Longue Durée dans l'Histoire Sociale". (Le Roy Ladurie (1972) Il commence par l'analyse de certains historiens, surtout américains, qui tentent de racheter l'événement pour l'histoire quantitative et structurelle. Ces historiens américains de la "New Economic History", travaillant sur des hypothèses "contractuelles" - alternatives imaginaires pour le cours réel des faits - cherchent à retirer hypothétiquement les grands événements de l'histoire américaine pour évaluer ce qu'elle serait devenue sans eux. Son raisonnement n'est pas neuf, car Weber avait déjà montré la possibilité de penser l'histoire en termes de "possibilités objectives". (Weber(1965)

C'est exactement ce que firent les Américains cités par Le Roy Ladurie: sans ces événements (Guerre de l'Indépendance, guerre de Sécession, Conquête de l'Ouest, Construction du chemin de fer...), quelles auraient été les "possibilités objectives" de déroulement de l'histoire américaine? A partir de la connaissance de ces possibilités, ils cherchent à évaluer tout le poids qu'ils eurent concrètement. Ils postulent l'inexistence d'un événement pour évaluer l'impact de son occurrence. Et ils quantifient la différence entre ce qui se serait passé et ce qui de fait s'est passé. Le Roy Ladurie considère que cet effort de rachat de l'événement pour l'histoire structurelle et quantitative aboutit à un échec total. D'après lui, la "New Economic History" conclut que le manque de ces grands événements n'aurait pas altéré de manière significative le cours de l'histoire américaine, ce qui amène à conclure que ces événements "importants" ne furent pas aussi efficaces historiquement. Cette tentative américaine de sauver l'événement, en réalité, vient confirmer la thèse du peu de poids des événements et ne réalisa pas ce qu'elle souhaitait: promouvoir le retour de l'événement.

Cependant, Le Roy Ladurie considère qu'il y a moyen de racheter l'événement pour l'histoire structurelle et quantitative, mais par un autre chemin, auquel il donne le nom de "structuralo-événementiello-structurel". Pour l'expliquer, il fait l'analyse de l'ouvrage de Paul Bois, un des membres des Annales, "Paysans de l'Ouest". L'objectif de Bois, dans ce travail, est de trouver l'événement traumatique qui inaugura une structure et, cet événement une fois localisé, l'insérer dans les structures de son temps, malgré son caractère innovateur. L'objet de Bois est l'idéologie conservatrice, de droite même, des paysans de l'ouest de la France. Il remontra de l'idéologie et la personnalité conservatrice de ces paysans d'aujourd'hui, jusqu'à atteindre l'événement qui la constitua. Il reconnâtra celui-ci dans la "chouannerie", déjà oubliée comme inaugurateur de cette longue durée mentale; cet événement qui inaugura cette nouvelle structure mentale une fois reconnu, il cherchera à le situer dans l'économie et la société pré-révolutionnaires, dans ses bases fondamentales qui le rendirent possible.

"L'auteur des "Paysans de l'Ouest" a pu établir le rôle de l'événement comme facteur d'innovation; et comme transition aléatoire de structure à structure; en l'occurrence, d'infra-structure passée à superstructure contemporaine."(Le Roy Ladurie (1972):83)

Cette voie d'intégration de l'événement à l'histoire structurelle et quantitative, d'après Le Roy Ladurie, peut donner des résultats féconds. Et l'auteur est membre du groupe des Annales, ce qui amène à croire que l'"école" elle-même a déjà ses propres anticorps contre les positions sclérosées. K. Pomian chercha également à donner une nouvelle compréhension de l'événement associé à l'histoire structurelle. (Pomian(1984) : 30-36) Lié à la longue durée, l'événement serait un

changement de direction d'une courbe en un modèle. Dans sa nouvelle conception, l'événement ne serait pas un fait extérieur, mais une discontinuité constatée dans le modèle. Il garde en commun avec la notion traditionnelle de l'événement, le fait d'être une "discontinuité" et se différencie d'elle parce que ce n'est pas une idée métaphysique qui lui donne sens, mais les relations de continuité et de discontinuité du modèle.

Outre le retour de l'événement comme inaugurateur de structures, comme un point d'inflexion d'un modèle ou comme l'"avenu" dans des possibilités objectives, il revient également sous une nouvelle perspective: "entrée", "fenêtre", "ouverture" à travers laquelle on peut atteindre la structure sociale. A partir d'un événement soudain et de la subjectivité de son auteur, on cherche à atteindre les conditions objectives qui le nourrissent. L'hypothèse qui dirige cette perspective est celle que la société globale apparaît dans l'expérience vécue des individus et les intègre. Pierre Nora, en partant de la même hypothèse, en arrive même à croire possible la connaissance des structures du présent, à partir d'un de ses événements majeurs. (Nora (1974) : 210-28) Notre société a pour caractéristique principale la production vertigineuse d'événements, c'est-à-dire, qu'elle offre une quantité immense d'"entrées" qui vont donner sur ses structures plus profondes. C'est ici que se trouverait la chance de l'historien du présent: souligner dans l'événementiel sa part structurelle. L'événement témoigne moins en ce qu'il paraît qu'en ce qu'il révèle, moins en ce qu'il est qu'en ce qu'il déflagre. "Il n'est qu'un écho, un miroir de la société, un trou... La mort de de Gaulle en disait providentiellement plus que sa vie entière n'en avait exprimé." (Nora(1974) : 222/3)

P. Ricoeur considère également comme possible l'intégration de l'événement à l'histoire structurelle et le démontre à partir de l'oeuvre de Braudel. (Ricoeur(1983/85), 1^o vol : 311/13) Pour Ricoeur, l'événement ne doit pas nécessairement être "nerveux, bref, explosif", comme le décrit la "nouvelle histoire". Il est la variable d'une intrigue et, dans ces conditions, n'appartient pas seulement au troisième niveau de l'oeuvre de Braudel, mais à tous les trois, avec des fonctions différentes. Au troisième niveau, il possède nécessité et probabilité, car il est symptôme et témoin des structures et des conjonctures et, aux premier et deuxième niveaux, traitant des structures et des conjonctures, Braudel ne perd pas de vue l'événement: il est la rupture, le rythme plus lent ou plus rapide, la détérioration, la croissance, la fluctuation...

"En un sens, "La Méditerranée..." c'est la lente avancée, la marche retardée de l'événement majeur: le retrait de la Méditerranée de la grande histoire. C'est à nouveau la fragilité des oeuvres humaines qui passe au premier plan et avec elle la dimension dramatique dont la longue durée était censée délivrer l'histoire." (Ricoeur (1983/85), 1^o vol : 303/4)

Dans la longue durée, l'événement prit un nouveau sens, il ne fut pas abandonné car il est fondamentalement ce qui intéresse l'historien. Si ce n'était pas le cas, conclut Ricoeur, la longue durée serait la fin du temps historique et de l'histoire, mais le temps de la nature. Une analogie entre le temps des individus et des civilisations doit être préservée: croissance et déclin, création et mort, destin...

L'événement, dès lors, malgré le radicalisme de certaines formulations de refus de quelques membres des Annales, n'est pas étranger à la "nouvelle histoire". Dans l'histoire traditionnelle, l'événement était inclus dans la continuité des philosophies de l'histoire; le défi de la "nouvelle histoire" fut de penser l'événement sans retomber dans les philosophies de l'histoire. Elle créa le concept de "longue durée" qui intègre et n'exclut pas l'événement. Comme "dialectique de la durée", tel que Braudel définit l'histoire, l'événement est une durée omniprésente, qui s'intègre dans cette dialectique et dont l'"abolition" serait une mutilation de l'expérience vécue de la temporalité. Retourner à l'événement, me semble-t-il, c'est retourner à Braudel.

BIBLIOGRAPHIE

- BRAUDEL (1969). *Ecrits sur l'Histoire*. Paris : Flammarion.
- BURKE (1990) *The French Historical Revolution - The Annales School 1929/1989*. Cambridge - UK, Polity Press.
- CHARTIER (1987) L'Histoire et le Récit veridique. In: *Philosophie et histoire*. Paris : Centre Georges pompidou.
- CHARTIER (1989) "Le Monde comme Representation" In: *Annales ESC*, n°6. Paris : A.Colin, Nov./Déc.
- FEBVRE (1965) *Combats Pour l'Histoire*. Paris : A. Colin.
- GIOVANNI,L (1989) "Les Usages de la Biographie" In. *Annales ESC*, n° 6. Paris : A. Colin, Nov.Déc.
- HOBSBAWM (1983) "Retour au Récit? Réponse a L.Stone" In: *Le Débat*, n° 23. Paris : Gallimard, janvier.
- LE GOFF (1988) *La Nouvelle Histoire*. Bruxelles : Complexe.
- LE ROY LADURIE (1972) "L'Evenement et Longue durée dans l'Histoire Sociale: l'Exemple Chouan. In. *Communications*, N° 18. Paris : EPHE.
- LES ANNALES (1989) Editorial. iN: *Annales ESC*, N°6. Paris : A.Colin, NOV.DEC.
- MORIN,E (1972) "Le Rétour de l'Événement"". In: *Communications*, n° 18. Paris : EPHE.
- NORA,P. (1974) Le Retour de l'Événement In: NORA ET LE GOFF. *Faire de l'histoire/Nouveaux Problemes*. Paris : Gallimard.

POMIAN (1984) *L'Ordre du Temps*. Paris : Gallimard.

RICOEUR (1983/85) *Temps et Récit*, 3 vols. Paris : Seuil.

RICOEUR (1990) *Soi-meme Comme un Autre*. Paris : Seuil.

STONE,L (1979) "Retour au Récit ou Reflections sur une Nouvelle Vieille Histoire". In. *Le Débat*, n° 4. Paris : Gallimard, sept.

WEBER(1965) *Essais sur la Théorie de la Science*. Paris : Plon.